

D

LA

PARFUMÉUSE

DE

LA GOUR,

COMÉDIE EN UN ACTE

Mêlée de Couplets,

PAR MM. ^K**DUPIN ET *****,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DES VARIÉTÉS,
LE 5 JANVIER 1833.

————— **CHOC** —————

Paris,

BEZOU, LIBRAIRE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1833.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

JOLIBOIS, parfumeur.....	M. BOSQUIER.
ADRIENNE, sa femme.....	M ^{lle} JENNY COLON.
LE CHEVALIER DE MÉRANGE....	M. LEGRAND.
RAYMOND, cousin de Jolibois.....	M. LHÉRIE.
LE DUC DE LA VRILLERE.....	M. DUBOURJAL.
M ^{lle} GUIMARD.....	M ^{lle} PAULINE.
NANETTE, servante de Jolibois.....	M ^{lle} HORTENSE.
SOLDATS, LAQUAIS, PERSONNAGES TRAIS-TEURS, PERSONNAGES	



La Scène est à Paris, dans le magasin de Jolibois.

LA PARFUMEUSE DE LA COUR.

.....

L'intérieur du magasin de Jolibois.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLIBOIS, NANETTE, avec un plumeau à la main.

Nanette?

JOLIBOIS.

NANETTE.

Voilà, Monsieur.

JOLIBOIS.

Tu porteras, ce matin, une bouteille de lait virginal à madame la duchesse douairière...

NANETTE.

Ah! oui, cette vieille toute rouge, qui lorsqu'elle vient chez nous peut à peine descendre de son carosse; dites donc, une bouteille, notre maître, c'est de quoi remplir tout au plus une de ses rides.

JOLIBOIS.

Ta réflexion est sensée... mets-en trois; tu porteras, par la même occasion, quatre pots de blancs et deux boîtes à mouches, à monsieur Clairville, comédien du roi.

NANETTE, riant.

Ah! ah! du blanc, des mouches, est-ce qu'il s'habille en femme?

JOLIBOIS.

Non; il joue un rôle d'abbé.

NANETTE.

C'est bien; j'irai chez la douairière, mais j'enverrai François chez M. de Clairville; parce que, notre maître, vous ne savez pas vous... il me fait toujours des niches, M. Clairville. (*Elle continue à épouster.*)

JOLIBOIS, *descendant la scène.*

Après ma femme, je ne vois rien à Paris d'aussi beau que mon magasin. (*Il se regarde dans une glace qui est derrière le comptoir.*) Mon cher Jolibois, tu es un favorisé du ciel, une compagne qui fait ton bonheur et ta fortune, dont la réputation de sagesse et de beauté est passé en proverbe; on dit fraîche comme la Parfumeuse de la cour, comme on dirait fraîche comme une rose; sage comme madame Jolibois; c'est flatteur, c'est charmant pour un mari.

AIR : *De l'Ecu de six francs.*

La foule assiége ma boutique,
Premier parfumeur de la cour,
De ses beautés j'ai la pratique,
Bleu, blanc et rouge chaque jour,
Chez moi s'achètent tour-à-tour.
Les dames, grâce à mes bouteilles,
Peuvent montrer avec succès,
Un front qui ne rougit jamais,
Et des lèvres toujours vermeilles.

Voyons où nous en sommes. (*Prenant un registre sur le comptoir et l'ouvrant.*) C'est bien, très-bien... Est-ce que ma femme n'est pas encore éveillée, Nanette?

NANETTE.

Elle est levée depuis long-temps et elle va descendre, allez la v'là. (*Nanette sort.*)

SCÈNE II.

ADRIENNE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS.

Bonjour, ma chère Adrienne.

ADRIENNE.

Bonjour, Jolibois, déjà à l'ouvrage.

JOLIBOIS.

Oui, je faisais la récapitulation de nos ventes dans la semaine dernière.

ADRIENNE.

Le total est de deux mille trois cent quatre-vingt-cinq livres dix-sept sous six deniers.

JOLIBOIS.

C'est exact... sur laquelle somme nous gagnons moitié...
comme de juste.

ADRIENNE.

Avoue que c'est un joli état que le nôtre.

JOLIBOIS.

Joli état!... il a ses contrariétés.

ADRIENNE.

Et quelle contrariété trouves-tu dans l'affluence du beau
monde qui fait notre fortune.

JOLIBOIS.

J'aime l'argent du beau monde, soit; mais les façons
plus que lestes, de ces messieurs, qui pivotent sur leurs
talons rouges, autour de ma femme, je ne les aime pas du
tout.

ADRIENNE.

Est-ce que je fais attention à tous les fats qui bourdon-
nent dans notre magasin... d'ailleurs, n'as-tu pas confiance
en moi...

JOLIBOIS.

Je sais bien que je ne risque rien, cependant...

AIR : *Le luth galant.*

J'ai beau tenir ce qu'on trouve de mieux,
Nos courtisans ne viennent en ces lieux,
Que pour tes yeux fripons, dont l'éclat les transporte;
Je ne puis m'en fâcher,
Ma femme fait en sorte
Qu'ils reviennent toujours, car aucun d'eux n'emporte
Ce qu'il vient y chercher.

ADRIENNE.

Alors, tu vois donc bien que tu as tort de prendre la
mouche.

JOLIBOIS.

C'est que il y en a un que tu reçois avec trop de poli-
tesse... et cela me fait de la peine.

ADRIENNE.

Lequel ?

JOLIBOIS.

Cet effronté de chevalier de Mérance, qui te fait la cour
presqu'à mon nez.

ADRIENNE.

Mérange! ce sot; je le ménage parce qu'il nous a procuré notre meilleure pratique, la Guimard de l'Opéra.

JOLIBOIS.

Oui, elle achète beaucoup... mais qui paiera pour elle ?..

ADRIENNE.

Son adorateur... le petit Saint...

JOLIBOIS.

Paix donc... chut!... ma chère!... Est-ce qu'on se permet de ces hardiesses là, sur le compte d'un secrétaire d'état, d'un homme qui peut donner des lettres de cachets... le petit saint!... nommer le duc de la Vrillière par le sobriquet dont ses mauvaises mœurs l'ont fait qualifier à la cour.

ADRIENNE.

Ah, je ne me gêne pas; je le dirais au duc lui-même s'il venait ici.

JOLIBOIS.

Il ne s'agit pas de M. le duc, qui vu sa qualité de ministre, a droit à mon profond attachement, ainsi que tous ses semblables, mais bien de ce Mérange, qui m'impatiente de plus en plus.

ADRIENNE.

Eh bien! veux-tu que je le traite de façon à l'empêcher de remettre les pieds ici?

JOLIBOIS.

Garde-t-en bien! diable, et son mémoire!...

ADRIENNE.

Tiens, Jolibois, il y a deux hommes en toi; le marchand qui veut faire fortune et qui ne trouve jamais qu'on ait assez de complaisance, et le mari jaloux qui trouve toujours qu'on a trop!

JOLIBOIS.

Tu sais bien ce que je veux... mais tu prends à tâche de me contrarier... tu accueilles ceux que je déteste, et tu éloignes ceux que j'aime; par exemple notre cousin Raymond?...

ADRIENNE.

Ah! tu trouves bien celui-là, j'en suis sûre...

JOLIBOIS.

Certainement, et dis-moi un peu pourquoi tu t'es mon-

trée si maussade l'autre jour avec lui... il n'ose plus repa-
raître à la maison...

Air de Juli.

Tu reçois un fat qui me blesse,
Et Raymond notre bon parent,
Est d'ici repoussé sans cesse...

ADRIENNE.

J'ai mes raisons apparemment.

(*A part.*) Du faux instinct qui vous éclaire,
Pauvres époux, voilà toujours l'effet,
Vous renvoyez celui qui nous déplaît,
Pour garder celui qui peut plaire.

(*Haut.*) Ne me parle plus de ce jeune homme.

JOLIBOIS.

Quel caprice!...

ADRIENNE.

Tu me le promets, n'est-ce pas, je t'en prie...

(*Elle l'embrasse*)

JOLIBOIS.

Oui, ma petite femme, ne te fâche pas; je ne t'amène-
rai plus le cousin puisqu'il te déplaît; pauvre garçon... de
ton côté, promets-moi de congédier cet impudent chevalier
dès qu'il aura payé son mémoire et que nous aurons compté
avec la Guimard.

ADRIENNE.

Soit...

JOLIBOIS.

Je serai charmé d'être débarrassé de ce fat. (*Il aperçoit
Mérange qui est entré pendant ces derniers mots. — A part.*)
Pourvu qu'il ne m'ait pas entendu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MERANGE.

MÉRANGE, *il entre en fredonnant un air d'opéra du temps
et salue Adrienne en achevant sa cadence perlée.*

A la plus belle... cela s'adresse à vous ma charmante.
(*Frappant sur l'épaule de Jolibois.*) Bonjour, mon petit
Jolibois; est-il heureux d'avoir une jolie femme.

JOLIBOIS.

J'ai bien l'honneur (*A part.*) Que le diable t'emporte...

MÉRANGE, *prenant la main d'Adrienne.*
Les plus belles mains, un bras...

JOLIBOIS.

Je vous prévien, monsieur le chevalier, que j'écris tout ce qu'on prend chez moi.

MÉRANGE.

Alors, mon cher, je vous conseille d'avoir un commis.
(*Il fait un mouvement pour embrasser Adrienne.*)

ADRIENNE.

Laissez donc, monsieur le chevalier, je vous prie.

MÉRANGE, *avec aisance.*

Il mettra cela sur mon compte.

JOLIBOIS, *à part.*

Si je ne me retenais...

MÉRANGE.

Oui, mon brave, un commis... comme l'ambassadeur de Suède... il a fait écrire ce qu'on a pris chez lui avant hier... ah! ah! ah!

JOLIBOIS.

L'ambassadeur de Suède... je ne comprends pas...

MÉRANGE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! L'aventure est unique... Il a trouvé un voleur.

ADRIENNE.

Un voleur!

JOLIBOIS.

Où donc?

MÉRANGE.

Dans la chambre de sa femme. Oui, un voleur qui n'a eu que le temps de remettre son masque et de dire un mot à l'oreille de l'exempt qui prenait note de ses aveux... après quoi on l'a conduit chez Sartines, et ce matin, à Versailles, tout le monde disait à M. de Rohan: je te connais beau masque.

ADRIENNE.

Pauvre ambassadeur de Suède!

MÉRANGE.

Le masque est tout-à-fait de mode.

Air de Partie carrée.

Quand ils vont en bonne fortune,
Pour ne pas être remarqués,
Dans la rue, on rencontre à la brune,
Beaucoup de gens qui sont masqués.

Avec leur amante modeste ,
Arrivent-ils à l'endroit convenu ,
Le masque tombe, l'amant reste...

JOLIBOIS.

Et le reste est connu :

ADRIENNE.

Je gage que tout cela est de votre invention.

MÉRANGE.

A la cour on s'amuse de tout , mais on n'invente jamais rien. D'honneur , Jolibois , je voudrais que vous ne fussiez pas un honnête homme , un brave garçon que je considère , que j'estime. (*Lui prenant la main.*) Oui , que j'estime.

JOLIBOIS , à part.

Il a pourtant du bon... j'ai peut être tort de ne pas l'aimer.

MÉRANGE , avec un sentiment comique.

Je suis au désespoir de ce que vous êtes si estimable.

JOLIBOIS.

Ne vous désespérez pas tant et dites-moi la raison...

MÉRANGE.

La raison... c'est que mon cher ami , sans cette amitié profonde que j'ai pour vous , je vous enlèverais cette charmante créature.

JOLIBOIS , lui repoussant la main vivement.

Au diable son amitié !

ADRIENNE.

Vous m'enleveriez , chevalier. (*A Jolibois.*) Monsieur veut rire.

JOLIBOIS.

Ah ! ah ! je le vois bien (*A part.*) C'est une très-mauvaise plaisanterie.

MÉRANGE.

Non , le diable m'emporte , si ce n'était pas vous , je lui dirais : (*s'approchant d'Adrienne.*) Vous me rendez fou d'amour , ma toute belle ; qu'on me traite de faquin , si vous ne méritez qu'un homme de qualité vous rende tous ses hommages et nous en trouverons les moyens sans que le bonhomme Jolibois s'en doute...

JOLIBOIS.

Sans que je m'en doute...

La Parfumeuse.

MÉRANGE, *l'interrompant.*

Voilà ce que je voudrais pouvoir dire à la charmante Adrienne, et ce que je lui dirais, si vous n'étiez pas mon grand ami! (*Il le serre dans ses bras.*)

JOLIBOIS.

Ouf!

ADRIENNE.

Mais, Monsieur, vous l'étouffez...

MÉRANGE.

Ne faites pas attention, ce n'est que pour vous ce que j'en fais. Jolibois, allez me chercher des essences, mon ami... Vous en avez au premier étage, n'est-ce pas?...

JOLIBOIS.

Non, monsieur le chevalier, mes essences, la parfumerie, tout ce que j'ai de plus joli est ici...

MÉRANGE, *regardant Adrienne.*

Je le vois bien... Que diable avez-vous donc la haut?...

JOLIBOIS.

Des mouches, du rouge, du bleu, des nécessaires de toilette.

MÉRANGE.

Des nécessaires de toilette, à la bonne heure; allez là haut en chercher plusieurs, je choisirai... Ne vous pressez pas... mettez-y le temps.

(*Adrienne se met dans le comptoir.*)

JOLIBOIS.

Ah! mon Dieu, j'oubliais, j'ai vendu le dernier hier...

MÉRANGE.

Vous vous moquez, mon cher...

JOLIBOIS.

Non, monsieur le chevalier, je vous assure...

MÉRANGE, *à part.*

Peste soit du butor; il faut cependant que je dise un mot à sa femme. (*Haut.*) Ah ça! Jolibois, vous qui passez pour un homme de beaucoup de sens... auriez-vous la bêtise de prendre des airs de jaloux... prenez-y garde, mon cher, vous seriez perdu dans le monde, le ridicule vous tuerait, vous connaissez le dernier opéra? (*Il chante.*)

Dès que l'hymen gêne le cœur,
De quelque belle désolée,
Arrive Cupidon vainqueur,
Qui lui fait prendre sa volée.

C'est assez juste.

JOLIBOIS.

Ce n'est pas comme il le chante toujours.

MÉRANGE, regardant par le fond.

Un carosse s'arrête ici; point d'armes sur les panneaux...
C'est quelque financier... Eh non! c'est celle qui les ruine.
Le diamant de l'Opéra.

ADRIENNE.

Mademoiselle Guimard.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M^{lle} GUIMARD.

M^{lle} GUIMARD, à son laquais.

C'est criant! c'est épouvantable! St.-Jean, dites à mon
cocher que je le chasserai!

MÉRANGE.

Salut à mademoiselle Guimard, la plus admirable de toutes
nos déesses... D'où vient donc le grand courroux qui
anime vos jolis yeux, mon bel ange?

M^{lle} GUIMARD.

Je suis furieuse : j'entends que mon carosse ne donne le
haut du pavé qu'aux princes du sang, et mon cocher s'est
laissé couper par une vieille baronne!

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Cette défaite ignominieuse,
M'arrive souvent... c'est un sort.

MÉRANGE.

Vous couper, charmante danseuse,
Cette baronne a vraiment tort,
Et dans cette lutte cruelle,
Vous n'auriez point eu le dessous,
Si votre équipage, ma belle,
Était aussi léger que vous.

Croyez - moi, oubliez tout cela; les divinités pardonnent.

M^{lle} GUIMARD.

Mais les danseuses punissent. Tout se réunit, je crois,
mon cher Mérange, pour me donner de l'humeur; je suis

gênée en ce moment... Concevez-vous cela... gênée...
une femme moi...

MÉRANGE.

C'est inoui.

M^{lle} GUIMARD.

Tenez, Jolibois, voilà une note de ma femme de chambre... Vous enverrez ces objets à mon petit hôtel de la Chaussée-d'Antin.

JOLIBOIS, *jetant les yeux sur la note.*

Gênée, gênée... Elle ne se gêne pourtant pas. (*Haut.*)
Mais, Mademoiselle... cette note... Voilà des choses d'un très-haut prix... et M. le duc a trouvé déjà le dernier mémoire trop élevé... ainsi...

M^{lle} GUIMARD.

Qu'est-ce que vous dites ? à qui croyez-vous parler ?...
C'est une impertinence que vous me faites, sieur Jolibois.

JOLIBOIS.

Mais cependant...

M^{lle} GUIMARD.

Taisez-vous... Le duc est un mal avisé, s'il s'est plaint de moi ; et vous un sot de me le répéter. Que cela ne vous arrive plus jamais.

JOLIBOIS.

Si elle ne paie pas, ça m'arrivera toujours.

(*Jolibois se retire près du comptoir, dans le fond, et cause avec sa femme.*)

MÉRANGE, *sur le devant de la scène, avec mademoiselle Guimard.*

Vous êtes tout-à-fait dans les bonnes grâces de M. le duc de la Vrillère...

M^{lle} GUIMARD.

C'est-à-dire qu'il est dans les miennes... Quoique laid, vieux et méchant, je le vois, parce qu'il est d'une bonne famille et qu'il a des qualités... Il n'est pas exigeant.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

C'est précieux, car maintenant
Il n'est plus de fortune en France ;
Pour subvenir à la dépense
D'une femme qui tient un rang,

Un seigneur est-il suffisant ?
De mes amis je me réclame,
Je puise, en ces temps désastreux,
Dans la bouche de six d'entr'eux...

MÉRANGE.

Vous avez de tout temps, madame,
Rendu beaucoup de gens heureux.

Avez-vous eu l'extrême bonté de parler de moi à M. le duc ?

M^{lle} GUIMARD.

Oui, mon cher... Il a été très-bien... Le petit Mérance, a-t-il dit... Qu'est-ce que c'est que ça ? il passe pour n'être pas sot... Il faut l'admettre à nos petits soupers, il nous amusera peut-être...

MÉRANGE.

Comment, il a bien voulu... Je justifierai cette bonne opinion. Mais ce n'est pas tout :

Air de Turenne.

Vous aviez daigné me promettre,
Une faveur outre cela...

M^{lle} GUIMARD.

Quoi donc ?

MÉRANGE.

Une certaine lettre...

M^{lle} GUIMARD.

Oui... de cachet... hier à l'Opéra.
Chez de Sartine, eh bien ! elle est déjà.
J'aime à rendre de tels services,
Car ils prouvent à maint railleur,
Par fois qu'un acte de rigueur,
Peut s'échapper de nos coulisses.

MÉRANGE.

C'est une bagatelle... Il s'agit d'un pari entre quelques jeunes fous et moi, relativement à une petite bourgeoise ; et pour le gagner, j'ai besoin que le mari s'absente deux ou trois heures au plus.

M^{lle} GUIMARD.

A la bonne heure, c'est de bonne compagnie ; car vous

sentez que nous ne voulons pas faire crier à l'injustice, nous sommes équitables... Savez-vous que l'idée de cette lettre de cachet est ingénieuse et fine... Elle est de vous ?

MÉRANGE.

Certainement, elle est de moi, et d'un de mes amis, qui a beaucoup d'esprit.

M^{lle} GUIMARD.

Je vous reconnais bien là, c'est charmant !... Ah ça, quel est le pauvre mari ?

MÉRANGE.

Chut... (*Il lui parle bas et montre Jolibois.*)

M^{lle} GUIMARD.

Très-bien, très bien, comme il le mérite... C'est affaire à vous. Allons, donnez - moi la main jusqu'à ma voiture, et allez savoir chez Sartines l'heure où vous devez être heureux. (*Elle rit avec Mérange.*) Ah ! ah ! ah !

AIR :

(*A part.*)

Adieu, Jolibois,
Oui, plus je vois
Cette figure,
Et plus j'entrevois
Une très-piquante aventure.

ENSEMBLE.

Adieu, Jolibois, etc.

ADRIENNE, *à part.*

Ces rires, je crois,
Ne sont pas de très-bon augure,
Ici j'entrevois
Pour } lui quelque mésaventure.
 } moi

JOLIBOIS, *à part.*

Ces rires, j'é crois,
Sont pour moi d'un très-bon augure,
Leurs bontés pour moi
Se devinent sur leur figure.

MÉRANGE, *bas à mademoiselle Guimard.*

Sot grondeur,
De son humeur
Chacun murmure.

M^{lle} GUIMARD.

Corrigez-le bien,
Et tâchez qu'il n'y manque rien.

(15)

ENSEMBLE.

Mlle GUIMARD ET MÉRANGE.

Adieu, Jolibois, etc.

ADRIENNE et JOLIBOIS.

Ces rires je crois, etc.

[(*Mérange et mademoiselle Guimard sortent ensemble.*)]

SCÈNE V.

JOLIBOIS, ADRIENNE.

JOLIBOIS.

Ah ça, dis donc, Adrienne... As-tu vu comme elle s'est radoucie, comme elle était joyeuse en me regardant, elle ne m'en veut pas du tout.

ADRIENNE.

Ils sont partis.

JOLIBOIS.

Tant mieux ; je ne suis jamais plus content que quand je suis seul avec toi. Allons, asseyons-nous, nous voilà donc en famille.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RAYMOND.

ADRIENNE, *surprise.*

Monsieur Raymond!

RAYMOND.

Oui, moi-même.

Air de la Muette.

Les plaisirs dont la puissance,
La noblesse ou l'opulence,
Dotent par fois l'existence
De nos fades courtisans,
Valent-ils la douce ivresse
Que fait goûter la tendresse,
Et qu'on éprouve sans cesse
A revoir ses bons parens.

A Jolibois.

La santé...

JOLIBOIS.

Mon cher, divine...

RAYMOND, regardant Adrienne.

Quant à l'aimable cousine,
La réponse se devine...
De nos dames en faveur,
La cohorte généreuse,
Serait ici plus nombreuse,
Si la belle parfumeuse,
Leur vendait de sa fraîcheur,

JOLIBOIS.

C'est très-joli, ce qu'il te dit là.

TOUS LES TROIS.

Les plaisirs, etc.

JOLIBOIS.

Ce cher cousin, depuis si long-temps, qu'es-tu devenu ?
C'est mal à toi de nous abandonner ainsi.

RAYMOND.

Vous avez raison, Jolibois ; mais ma belle cousine ne me reçoit pas trop en parent ; cela justifie la rareté de mes visites.

JOLIBOIS, à sa femme.

Là, qu'est-ce que je te disais..... C'est ta faute, tu vois ?

RAYMOND.

Aujourd'hui même, vous ne me verriez pas, si ce n'était pour une affaire qui vous intéresse vivement ; je me serais contenté de passer devant le magasin, en ôtant mon chapeau à Jolibois, sans entrer.

JOLIBOIS.

Eh bien ! c'eût été fort mal..... D'ailleurs ma femme ne te voit pas d'un aussi mauvais œil que tu te l'imagines.

RAYMOND, vivement.

Vous croyez ?

ADRIENNE, bas à son mari.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

JOLIBOIS, bas à sa femme.

La politesse autorise ce petit mensonge... (*Haut.*) Que venais-tu donc nous apprendre ?

RAYMOND.

Je sors à l'instant de chez M. de Sartines...

JOLIBOIS.

Le lieutenant de police, ou tu es premier commis.

RAYMOND.

Il m'a remis une lettre de cachet... C'est moi qui dois accompagner l'exempt qui arrêtera la personne; jugez quel malheur...

JOLIBOIS.

Et pourquoi donc? C'est un mauvais sujet que l'on punit et qui le mérite, il faut faire ton devoir.

RAYMOND.

C'est que ce n'est point un mauvais sujet.

JOLIBOIS.

Alors c'est quelque sot, quelque butor... Dis-nous son nom, nous allons bien rire...

RAYMOND.

Si je vous disais que cette personne, c'est...

JOLIBOIS et SA FEMME.

Eh bien! c'est...

RAYMOND.

Eh bien! c'est vous!

JOLIBOIS.

Moi!

ADRIENNE.

Mon mari?

RAYMOND.

Lui-même.

ADRIENNE.

Vous ne riez pas, monsieur Jolibois.

JOLIBOIS.

C'est une horreur! c'est une infamie!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Moi, qui du dernier ministère,
Soutins constamment les abus;
Moi, qui louais après la guerre,
Jusqu'à nos généraux battus;
De la Dubarri qui nous brave,
Moi qui vantais l'esprit, la chasteté...

RAYMOND.

Votre destin est donc bien mérité,
C'est pour avoir agi trop en esclave,
Qu'on vous ravit la liberté.

La Parfumeuse.

JOLIBOIS.

Mais c'est une injustice criante... et ce n'est pas pour quelques pots de pomnade mal aromatisée, ou des gants mal cousus, qu'on met un homme à la Bastille.

RAYMOND.

Aussi votre détention ne sera qu'une plaisanterie.

JOLIBOIS.

Je la goûte fort peu.

RAYMOND.

Je connais la fillière de la lettre de cachet, le chevalier de Mérange...

ADRIENNE.

Est-ce que ce serait lui...

RAYMOND.

C'est lui qui l'a demapdée à la Guimard.

JOLIBOIS.

Voilà donc pourquoi ils riaient tous les deux en me quit-tant.

RAYMOND.

La Guimard en a parlé à M. le duc de la Vrillère, et le duc l'envoie à M. de Sartines, qui m'en a confié l'exécution.

JOLIBOIS, *pleurant.*

Et tu viens m'arrêter.

RAYMOND.

Au contraire, je viens à votre secours.

JOLIBOIS.

Ah! mon ami, il faut que je t'embrasse. (*Il lui saute au cou.*) Ce bon parent... (*A sa femme.*) Toi qui voulais le chasser... Mais comment t'y prendras-tu pour me sauver? Ah! une idée...

RAYMOND.

Cousin, c'est mon affaire..... Nous devons venir vous arrêter à huit heures.

JOLIBOIS.

Elles vont sonner.

RAYMOND, *le prenant à part.*

Je ne vous arrêterai point... Vous vous cacherez... le chevalier vous croira enlevé...

JOLIBOIS, *de même.*

Bien, après...

RAYMOND.

Après... Il viendra, car il espère..... (*Il parle bas.*) pendant votre absence forcée...

JOLIBOIS, *avec colère.*

Bah!...

RAYMOND.

On ne vous éloigne que pour cela.

ADRIENNE.

Parlez donc tout haut, je n'y comprends rien.

JOLIBOIS.

Cela n'est pas nécessaire. (*A Raymond.*) Combien je te devrai...

RAYMOND.

Rien... Dans une occasion pareille, est-ce qu'on peut trop défendre l'honneur d'un brave parent? Je suis indigné de ce que l'on ose faire contre lui!... Le séparer de sa femme!...

JOLIBOIS.

Que de remerciemens.

ADRIENNE.

Expliquez-moi donc, pour que je puisse vous remercier aussi.

RAYMOND.

Pardon... Le temps presse, souvenez-vous seulement de recevoir tout-à-l'heure le chevalier avec beaucoup de politesse et d'amabilité.

ADRIENNE.

Comment?...

JOLIBOIS.

Oui, ma femme, je vous ordonne d'y mettre beaucoup de politesse et d'amabilité.

ADRIENNE.

C'est-à-dire que je vais le mettre à la porte.

JOLIBOIS.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Garde-t-en bien, car une esclandre,
Compromettrait notre maison ;
Avec adresse il faut s'y prendre,
Pour cela le cousin est bon.

RAYMOND.

Pour déjouer ce trait infâme,
Tous deux nous avons un projet.

JOLIBOIS.

Que tu connaîtras, oui, ma femme,
Quand je serai dans le secret.

ENSEMBLE.

RAYMOND, ADRIENNE, JOLIBOIS.

Gardez-vous en bien
Garde-t'en bien, car } une esclandre,
Gardons-nous en bien }

Compromettrait votre }
notre } maison ;

Avec adresse il faut }
il va } s'y prendre.

Pour cela le cousin est bon,
Et vous n'irez point en prison.

(*Jolibois et Raymond sortent.*)

SCÈNE VII.

ADRIENNE, *seule.*

Quel est leur dessein ? Jolibois ne me consulte pas ; il va faire quelque sottise, comme à son ordinaire Oh non ! Raymond est avec lui . . . Ce pauvre Raymond, prendre ainsi ma défense . . . que je suis à plaindre ; je n'ose même lui témoigner ma reconnaissance.

Air nouveau de M. Fanseron.

Il me faut, par devoir,
Etre ingrate et sévère,
Le plus léger espoir
Le rendrait téméraire.
Il m'aime avec ardeur,
Son amour est un crime . . .
Ah ! refusons son cœur,
Pour garder son estime.

DEUXIÈME COUPIET.

Lorsque l'on a pour lui,
Trahi la foi promise,
Souvent ce doux ami,
Lui-même nous méprise ;
Je vois avec frayeur
Les suites d'un tel crime . . .
Ah ! refusons son cœur,
Pour garder son estime.

Voilà un fiacre qui s'arrête à la porte, si c'était déjà Mérange.

SCENE VIII.

ADRIENNE , MÉRANGE.

ADRIENNE , *revenant.*

Monsieur le chevalier... quoi si tard!...

MÉRANGE.

Bonsoir , charmante Adrienne. Sur mon âme , je quitte l'Opéra pour vous. (*À part.*) Il paraît que l'époux est déjà parti.

ADRIENNE.

Mais qui peut nous valoir à cette heure la visite de M. le chevalier ?

MÉRANGE.

Jolibois est un digne homme , et je voulais lui faire partager une petite collation , que je vous demande la permission de faire apporter ici... Cela m'est déjà arrivé quelquefois , comme vous savez.

ADRIENNE.

Mais , monsieur le chevalier , je ne puis consentir... Si mon mari ne rentrait pas...

MÉRANGE , *tirant sa montre en riant.*

Neuf heures... Il ne rentrera pas.

ADRIENNE.

Comment le savez-vous ?

MÉRANGE.

Eh bien ! quand il ne rentrera que demain matin ; quand un de vos adorateurs aurait usé d'adresse pour se ménager un instant de solitude avec vous...

ADRIENNE.

Qu'osez-vous dire , Monsieur ? J'espère bien que Jolibois n'est pas loin.

MÉRANGE.

Moi , j'espère bien qu'il est à une petite lieue , tout au moins.

Air de Mozart.

Je vais ce soir ,
Enfin vous voir ,
Sans témoins , ma charmante amie.

ADRIENNE.

De tels projets
Sont hardis, mais
Ne comptez pas sur leurs succès.

MÉRANGE.

J'attaquerai,

ADRIENNE.

J'appellerai.

MÉRANGE.

Vous n'en ferez pas la folie.

ADRIENNE.

Eh ! pourquoi non ?

MÉRANGE.

Rien que mon nom
Perd ma réputation.

ADRIENNE.

Femmes, maris,
Oui, dans Paris,
Tout le monde vous apprécie.

MÉRANGE.

Du bruit pourrait
Aimable objet,
Vous compromettre tout-à-fait.

ENSEMBLE.

ADRIENNE.

Oui, de me voir,
Seule ce soir,
Serait bien sa plus chère envie ;
De tels projets,
Sont hardis, mais
Ne comptez pas sur le succès.

MÉRANGE.

Je vais ce soir
Enfin vous voir
Sans témoins, ma charmante amie.
A mes projets,
A mes succès,
Belle ne s'opposa jamais.

Allons, allons, je vous fais souper ce soir avec mademoiselle Guimard et son duc, qui veut me connaître... Je vais faire entrer quelques garçons traiteurs.

ADRIENNE.

Vous êtes un homme infâme !

MÉRANGE.

Bien obligé; ce sont des mots charmans dans votre bouche. (*A part.*) Je veux être rompu vif s'il n'y a du Richelieu dans cette aventure. (*Il sort*)

ADRIENNE.

Jolibois dira ce qu'il voudra, je vais m'enfermer et appeler ma servante.

SCÈNE IX.

ADRIENNE, JOLIBOIS, RAYMOND.

JOLIBOIS, *déguisé en exempt; il a des moustaches.*
Garde-t-en bien!

ADRIENNE, *surprise.*

Ah! quelle horreur!

JOLIBOIS:

Ma femme, c'est moi.

ADRIENNE.

Comment?...

JOLIBOIS.

Ah! ah! ah! c'est une idée du cousin. Devines-tu, maintenant?

RAYMOND.

Il va revenir, rentrons.

JOLIBOIS, *à sa femme.*

Sois tranquille, nous avons là deux soldats qu'il a amenés...

RAYMOND.

Oui; mais le voilà, cachons-nous!...

JOLIBOIS.

Nous allons revenir par la porte de la rue, et nous nous amuserons, va.

RAYMOND.

Oui, oui, nous nous amuserons; mais il faut que vous vous en alliez. (*Il l'entraîne, et sortent tous deux.*)

ADRIENNE.

Grâce au ciel! me voilà plus tranquille.

SCÈNE X.

ADRIENNE, MÉRANGE.

(Plusieurs garçons traiteurs apportent une corbeille, et entrent dans le cabinet.)

MÉRANGE.

C'est un petit souper comme ceux de Marly... C'est la mode, pas de vin, on boira de l'eau pure et des liqueurs fines.

ADRIENNE.

Allons, puisqu'il faut mystifier cet impudent, commençons mon rôle de coquette. (*Haut.*) Je ne sais ce qui va m'arriver, monsieur le chevalier, mais je suis toute tremblante.

MÉRANGE.

Vous tremblez, bel ange! avec un homme qui vous adore.

ADRIENNE.

Je ne l'ignore pas... et voila ce qui redouble mon appréhension.

MÉRANGE, à part.

Il paraît que je n'ai qu'à rassurer une conscience un peu timorée. (*Haut.*) Oui, ma toute aimable, j'ai pour vous un caprice très-sérieux, très-complet.

ADRIENNE.

En vérité!

MÉRANGE.

Foi d'homme de qualité. . le joli cou .. c'est de l'ivoire, il y faudra mettre un fil de perles... ensuite un peigne en brillans; j'aime beaucoup orner la tête d'une jolie femme en même temps que celle de...

ADRIENNE.

Y pensez-vous, monsieur le chevalier, comment pourrais-je...

MÉRANGE.

Bah!... à cause du mari... Eh! bien, vous les aurez gagnés dans une loterie...

AIR: *N'y regardons pas de si près.*

Masque heureux pour mainte folie,
Dans le monde aimable et galant,

- Cette sorte de loterie ,
Est fort en vogue maintenant.

ADRIENNE.

Mais elle a son désagrément.
Le gain qui toujours l'accompagne,
A la beauté coûte bien cher ;
Et si l'on voit ce qu'elle y gagne,
On sait aussi ce qu'elle y perd.

(*Les garçons traiteurs apportent une table servie ,
et eortent.*)

MÉRANGE.

• Elle n'y perd jamais... ma toute belle.

ADRIENNE, *souriant.*

C'est égal, je n'aurai pas besoin d'une telle excuse... et
ce cadeau-là ne vous ruinera pas.

MÉRANGE.

C'est impossible.. (*A part.*) Je prends tout à crédit.

(*Il veut lui prendre le bras en parlant.*)

ADRIENNE.

Finissez donc. (*En ce moment on frappe à la porte.*)

MÉRANGE.

Qu'est-ce que c'est que ça...

UNE VOIX, *du dehors*

La boutique s'il vous plaît.

MÉRANGE.

• Au diable l'importun... n'ouvrez pas.

ADRIENNE.

Je ne voudrais pas donner à penser aux voisins. (*Répon-
dant.*) Qui est-là ?

LA VOIX.

Madame Jolibois, ouvrez.

MÉRANGE.

Répondez que madame Jolibois n'ouvre pas à cette
heure...

ADRIENNE, *très-haut.*

Je ne puis vous ouvrir, il est trop tard.

MÉRANGE, *la soufflant.*

Mon mari me le défend.

ADRIENNE.

Mon mari vient de me le défendre.

LA VOIX.

C'est une lettre pressée pour lui.

La Parfumouse.

MÉRANGE.

Ouvrez, alors, prenez la lettre et congédiez. Je vais me placer là en mari de mauvaise humeur.

(*Adrienne va ouvrir. — Mérange s'accoude sur la table, le dos tourné à la porte et met son manteau.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, JOLIBOIS, en exempt, DEUX SOLDATS, RAYMOND, avec un manteau et seulement un chapeau d'exempt.

RAYMOND.

Le sieur Jolibois.

MÉRANGE, sans se détourner.

Me voici.

RAYMOND.

Enchanté de vous trouver... De par le roi, je vous arrête.

MÉRANGE, se levant brusquement.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

RAYMOND.

C'est on ne peut plus clair ; savez-vous lire ?

MÉRANGE, voyant la lettre de cachet qui lui est présentée ouverte par Raymond.

Que vois-je!... la lettre de cachet qui devait arriver à huit heures ; moi qui croyais que tout était fini. (*Haut*) Messieurs... ce pauvre Jolibois n'est pas là, vous allez l'attendre dans la rue, et dès qu'il voudra rentrer... vous le happerez au passage.

RAYMOND, froidement.

Nous le happerons dès à présent, il faut nous suivre.

MÉRANGE.

Moi... vous vous méprenez... je ne suis pas le mari, pas si bête. Pardonnez-moi, je vous prie de croire que je suis mieux que cela... on me nomme le chevalier de Mérange.

RAYMOND.

Nous ne donnons pas là-dedans.

JOLIBOIS, *avec une grosse voix.*

Non, nous ne donnons pas là-dedans.

MÉRANGE.

Quoi! vous persistez malgré ma déclaration!

JOLIBOIS, *changeant sa voix et lui donnant des bourrades.*

Oui, nous persistons!...

MÉRANGE, *à Raymond.*

Faites donc tenir en repos votre camarade, qui me pousse de la façon la plus brutale.

RAYMOND.

C'est que c'est un nouvel exempt qui brûle de donner des preuves de son dévouement à l'autorité.

MÉRANGE.

L'autorité ne lui commande pas de tordre les bras à ceux qu'il mène à la Bastille... D'ailleurs je n'y veux point aller, et madame vous dira que je ne suis point...

ADRIENNE.

Moi, renier un mari que j'aime tant.

MÉRANGE.

Aimez-moi un peu moins dans ce moment-ci.

ADRIENNE.

Vous m'assurez, Messieurs, que mon mari ne court aucun danger? emmenez-le bien vite. (*Bas à Mérange.*) Voulez-vous que je me compromette en disant que vous n'êtes pas mon mari?

MÉRANGE, *à part.*

Elle a raison. (*Bas à Adrienne.*) Vous me dédommageriez, j'espère, et je dois compter...

ADRIENNE.

Sur tout ce que vous méritez!...

MÉRANGE, *à part.*

A la bonne heure.

RAYMOND.

Exempt, ne vous laissez pas attendrir.

JOLIBOIS, *rudoyant Mérange.*

Dépêchons! dépêchons!

MÉRANGE.

Messieurs, j'obéis; mais je proteste. (*Se ravisant.*) Un moment, une idée! un moyen.

(*Il parle bas à Jolibois et tire sa bourse.*)

JOLIBOIS, *avec une grosse voix.*

Je suis incorruptible.

MÉRANGE.

AIR : *Ah ! c'est affreux !* (de la Muette.)

Tout me trahit , m'abandonne et m'accable !

JOLIBOIS.

Marchez , monsieur . . .

MÉRANGE.

Ah ! vous me faites mal !
Mais que cet homme , ou plutôt que ce diable ,
Soit avec moi , s'il se peut moins brutal .

RAYMOND , *bas à Jolibois.*

Moi je me rends chez monsieur de Sartine ;
(*Montrant Mérange.*)

Gardez-le bien.

JOLIBOIS.

C'est dit , mon cher ami.

RAYMOND.

S'il s'échappait . . . songez à ma cousine .

JOLIBOIS.

Ah ! j'en réponds . . . je me cramponne à lui .

ENSEMBLE.

RAYMOND , JOLIBOIS , à *Mérange.*

Votre réponse est trop invraisemblable ,
Il faut marcher , si ça vous est égal ;
Allons , monsieur , montrez-vous plus traitable ,
Soumettez-vous à cet ordre légal .

ADRIENNE.

D'honneur j'en ris , le tour est impayable ,
A son dépit vraiment rien n'est égal .
Allons , monsieur , etc.

MÉRANGE.

Tout me trahit , m'abandonne , etc.

JOLIBOIS , *bas à sa femme , en sortant.*
Adieu , ma femme , bonne nuit .

(*Ils sortent tous , en entraînant Mérange.*)

SCÈNE XII.

ADRIENNE, seule.

Ah ! le voilà dehors, et je respire. Il faut avouer qu'il est des hommes d'une audace... Quelle différence d'avec Raymond... Fermons bien la porte.

SCÈNE XIII.

ADRIENNE, RAYMOND.

(Comme Adrienne se dirige vers la porte, elle trouve Raymond qui entre.)

ADRIENNE.

Oh ! vous m'avez fait peur...

RAYMOND.

Pardon, ma cousine, je viens vous dire qu'il est parti; vous en voilà quitte, vous n'avez plus rien à craindre.

ADRIENNE.

Ah ! Raymond, combien je vous dois.

RAYMOND.

Mon Dieu, j'ai agi tout naturellement... J'aurais laissé un fat compromettre une femme jeune, belle, estimable; la femme enfin de mon parent Jolibois... Fi donc, ça ne se pouvait pas.

ADRIENNE.

Bien, bien; voilà un véritable attachement. (*D'un air contraint.*) Je suis bien reconnaissante, Monsieur...

RAYMOND.

Vous m'appellez Monsieur, moi, un cousin.

ADRIENNE.

Eh bien ! mon cousin... Adieu, je vous souhaite le bonsoir.

RAYMOND.

Je vous remercie... Mais ma soirée ne sera pas bonne.

ADRIENNE.

Et pourquoi ?

RAYMOND.

Quand M. de Sartines apprendra de quelle manière je ne suis acquitté de ma mission...

ADRIENNE.

Eh bien ! que vous fera-t-il ?

RAYMOND.

Il m'ôtera ma place, me fera arrêter, peut-être...

ADRIENNE.

Ah ! mon Dieu ! et ce serait moi qui serait cause... Vous n'avez donc pas réfléchi ?

RAYMOND.

Si fait, j'avais tout prévu ; mais à présent que vous êtes sauvée, que m'importe mon sort.

ADRIENNE.

Mon cousin, je n'aurai pas votre ruine à me reprocher ; je n'accepte pas un pareil sacrifice. J'irai demain matin, moi-même, vous disculper chez M. de Sartines, chez le duc de la Vrillière, s'il le faut.

RAYMOND.

Air d'Aristipe.

Solliciter chez la Vrillière,
Vous renouvez mes terres ;
A ce prix-là, d'un ministère,
Je repousserais les honneurs.

ADRIENNE, à part.

A de tels principes fidèle,
Il doit obtenir, je le sens,
Toujours accès près d'une belle,
Et jamais d'accès près des grands.

Pauvre jeune homme, comme il mériterait de faire fortune. Ah ! je dois au moins le sauver... En attendant, il faut qu'il parte. (*Haut.*) Allons, mon cher Raymond, c'est là regret que je vous le dis, mais il faut que vous me quittiez.

RAYMOND.

Je le sais bien, ma cousine... après les grandes infortunes arrivent les petits inconvénients... Il se fait tard... tout est fermé... et je ne souperai pas ce soir.

ADRIENNE.

Pauvre cousin, perdre sa place et se coucher sans souper... Si j'avais ici... (*Portant les yeux sur la table, que Raymond semble regarder.*) Ah ! mon Dieu ! le souper du chevalier. (*A Raymond.*) Si vous me promettiez...

RAYMOND.

Tout ce que vous voudrez , ma cousine.

ADRIENNE.

Mettez-vous là , Monsieur.

RAYMOND, *s'asseyant.*

Ma cousine , que vous êtes bonne.

ADRIENNE.

Il le faut bien , Monsieur , puisque vous n'avez pas mangé , et d'ailleurs vous avez tant fait pour moi.

RAYMOND.

Cela vous étonne , Adrienne.

ADRIENNE.

Non ; mais je vous plains bien sincèrement , car je ne puis vous indemniser de ce que vous perdez pour m'avoir rendu service.

RAYMOND

Si vous vouliez , cousine , mon indemnité serait bientôt trouvée... Il ne faudrait que me dire...

ADRIENNE.

Quoi ?

RAYMOND.

Que vous avez un peu d'amitié pour le pauvre Raymond.

ADRIENNE.

Ne suis - je pas obligé d'en avoir ? vous êtes mon parent.

RAYMOND.

Oh ! ce n'est pas ça.

ADRIENNE.

Comment ?

RAYMOND, *se levant , et s'approchant d'elle.*

Ma cousine...

ADRIENNE.

Restez donc assis.

RAYMOND.

J'aime autant que vous me laissiez , si vous n'avez que de l'amitié.

ADRIENNE.

Quelle idée , et que puis - je avoir de plus... Asseyez-vous donc. (*Il veut lui prendre la main , et l'embrasser.*)
Raymond , je me fâcherai... Monsieur Raymond...

RAYMOND.

Cela suffit... Je vois bien que je suis de ceux que vous détestez ; j'en sûr, à présent.

ADRIENNE.

Vous êtes de ceux que je dois craindre et ne pas écouter. Vous me forcez à me repentir de ma confiance en vous.

RAYMOND.

Que vous avez peu de compassion, ma cousine... Vous ne pardonnez rien à l'amour le plus vrai, le plus respectueux.
(*Il se rapproche encore.*)

ADRIENNE, *effrayée.*

Donnez m'en donc une preuve, en me quittant sur l'heure, je l'exige.

RAYMOND.

Vous le voulez ?

AIR : *Duo du Dieu et la Bayadère.*

Eh bien ! je me retire,

ADRIENNE.

Allons, il se retire.

RAYMOND.

Je vais partir, hélas !

ADRIENNE.

Il va partir, hélas !

RAYMOND.

Avant il faut me dire...

ADRIENNE.

Avant il faut lui dire...

RAYMOND.

Je ne vous en veux pas.

ADRIENNE.

Je ne vous en veux pas.

ENSEMBLE.

RAYMOND.

Cousine, je respire,
Et d'après cet aveu,

Je n'ai plus qu'à vous dire ,
Adieu, cousine, adieu.

ADRIENNE.

Il part et je respire ,
Il n'a plus eu ce lieu ,
Maintenant qu'à me dire ,
Adieu, cousine, adieu !

(*A la fin du couplet Raymond embrasse Adrienne.*)

ADRIENNE.

Monsieur, que faites-vous ?

DEUXIÈME COUPLET.

RAYMOND.

C'est l'adieu, je vous quitte.

ADRIENNE.

Allons, puisqu'il me quitte.

RAYMOND.

Oui, mais auparavant...

ADRIENNE.

Eh bien ! auparavant...

RAYMOND.

Il faut que je profite...

ADRIENNE, *avec inquiétude.*

Ah ! grand Dieu ! qu'il profite.

RAYMOND.

D'un fortuné moment.

ADRIENNE, *avec effroi.*

D'un fortuné moment.

ENSEMBLE.

RAYMOND.

Toi que mon cœur adore ,
O ! permets qu'en ce lieu ,
Je te redise encore :
Adieu, cousine, adieu !

ADRIENNE.

Je sens trop qu'il m'adore,
Quittez, quittez ce lieu,
Sans répéter encore:
Adieu, cousine, adieu!

(Il l'embrasse de nouveau, et se jette à ses genoux.)

ADRIENNE.

Ah! Monsieur, je ne vous pardonnerai de ma vie! (On entend frapper.) On frappe! laissez - moi!...

RAYMOND, pendant qu'elle court à la porte.

Serait-ce déjà Jolibois? Non, ce sont sans doute les concives du chevalier.

SCENE XIV.

LES MÊMES, M^{lle} GUIMARD, LE DUC.

ADRIENNE, étonnée.

A cette heure, mademoiselle Guimard, monsieur le duc?...

LE DUC et M^{lle} GUIMARD.

CHŒUR (du troisième acte des *Deux Nuits.*)

Votre terreur est inutile,
Loin de vous troubler, couple heureux,
On vient dans ce riant asile,
Protéger vos plaisirs, vos jeux.

RAYMOND, à part.

Toute terreur est inutile,
Loin de nous troubler en ces lieux.
On vient, etc.

ADRIENNE.

Pendant la nuit, dans cet asyle,
Qui viennent-ils faire tous deux?
Vraiment, je ne suis plus tranquille
Et drains leurs regards curieux.

LE DUC, à *Adrienne*.

Pardon, belle dame, si je vous dérange; mais je suis invité à certain petit souper...

M^{lle} GUIMARD, à *Adrienne*.

Je vous ai caché ce matin la surprise que je vous ménageais; nous autres femmes, pour nous entendre, il nous suffit d'un regard.

ADRIENNE, *sérieusement*.

Moi, Mademoiselle, je ne vous entends pas.

M^{lle} GUIMARD.

Comment... Au fait, c'est juste; c'est à Mérange à me remercier. Monsieur le duc, je vous présente le chevalier de... (*Apercevant Raymond.*) Que vois-je?...

RAYMOND.

Un homme, Madame, qui vous dois tout... Un homme à qui vous avez offert l'occasion de protéger une femme charmante...

M^{lle} GUIMARD.

Que dit-il?

RAYMOND.

Et que vous avez rendu heureux...

M^{lle} GUIMARD.

C'est inconcevable.

RAYMOND.

Comme il vous est aisé d'être jolie, d'être aimable.

Air : Faisons la paix.

Sans le vouloir,
Tel est ce sexe que j'adore,
Qu'en formant un complot bien noir
Il sait nous rendre heureux encore
Sans le vouloir.

LE DUC, à *mademoiselle Guimard*.

Vous paraissez stupéfaite... Cette réponse annonce beaucoup d'esprit...

RAYMOND, *vivement*.

Et vous ajoutez à tant de bontés, celle de nous amener monsieur le duc; nous recevons à la fois la visite du mérite et des grâces.

ADRIENNE, à *part*.

Comme il flatte!... Allons, allons, il peut parvenir auprès des grands.

LE DUC.

Chevalier, savez-vous que je trouve votre modestie hors de saison... une lettre de cachet... vous n'aviez pas besoin de ce moyen pour réussir.

RAYMOND.

Pardonnez-moi, il m'était nécessaire pour prouver à madame l'attachement et l'estime qu'elle m'inspire.

LE DUC.

De la discrétion...

ADRIENNE.

Et je prie monsieur le duc de croire....

LE DUC.

Ah ! je croirai tout ce que vous voudrez... (*A mademoiselle Guimard.*) Allons, il est impossible de jouer avec plus de finesse, un tour aussi piquant.

M^{lle} GUIMARD.

Oui, oui, je le trouve si piquant, que j'en demeure interdite.

SCENE XV.

LES MÊMES, JOLIBOIS.

JOLIBOIS.

Ouf!... ma femme, je n'en puis plus... je ne l'ai pas quitté d'un moment toute la nuit... aussi j'ai la tête dans un état!... 'Ah!... (*Voyant le duc et mademoiselle Guimard.*) Pardon, j'ignorais trouver aussi bonne compagnie.

LE DUC.

Ah! c'est Jolibois!... mon cher, je sais ce qui vous est arrivé... on m'a surpris un ordre; mais sitôt que j'ai su qu'il était question de vous, j'ai fait dire qu'on vous mit en liberté, et vous voyez que je suis venu moi-même...

JOLIBOIS.

Je vous remercie, monsieur le duc, de toutes les bonnes intentions que vous avez eues pour moi, et je suis très-content, très-content; mais c'est grâce à cet excellent ami.

(*Il montre Raymond.*)

LE DUC, à mademoiselle Guimard.

Il est joli, celui-là.

M^{lle} GUIMARD.

Admirable, en vérité!

JOLIBOIS.

Les autres me rendent service, mais voilà le véritable ami de la maison.

LE DUC.

Vous dites que c'est l'ami véritable.

JOLIBOIS.

Ce qui fait que je l'aime et ma femme aussi.

LE DUC.

Air . Voilà les plaisirs du village.

Vous n'aurez donc aucun regret,
A quelqu'emploi je le nomme ?

JOLIBOIS.

Au contraire l'on me verrait
Solliciter pour ce jeune homme ;
Oui, l'honneur m'en fait une loi,
Et dans pareille circonstance,
Je sais garder de ce qu'on fait pour moi,
Une tendre reconnaissance.

LE DUC.

A la bonne heure... Ah ! ça, puisque vous vous entendez si bien tous les trois, à quoi donc a servi la lettre de cachet ?

JOLIBOIS.

Elle a servi pour l'autre.

LE DUC.

Comment, il y en a encore un autre ?

M^{lle} GUIMARRD.

Oui, mon cher duc, et voilà pourquoi j'étais si étonnée.

LE DUC.

Ah ! ça, ce second-là, à ce qu'il paraît, est la victime, je voudrais bien voir. *(On entend du bruit en dehors.)*

M^{lle} GUIMARRD.

Tenez, le voilà !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MÉRANGE.

MÉRANGE, *tout défait, comme un homme qui a passé la nuit; il entre en bougonnant.*

Les infâmes scélérats! comme ils m'ont arrangé. (*A mademoiselle Guimard.*) Mademoiselle, j'ai vu votre carosse à la porte, et je suis entré; j'ai beaucoup de remerciemens à vous faire pour ce que vous savez; mais ça n'a pas très-bien tourné pour moi... Ah! vous voilà, Jolibois, pardieu, mon cher, vous devriez être plus rangé, plus sédentaire, et vous trouver chez vous quand on vient vous arrêter!... J'étais ici pour faire les apprêts de certain souper.

M^{lle} GUIMARD.

Est-ce qu'on vous aurait pris par hasard...

MÉRANGE.

Pour Jolibois... ils n'ont pas voulu en démordre... j'ai eu beau protester, il y avait un entêté d'employé...

RAYMOND, *s'avançant.*

L'homme est sujet à l'erreur.

MÉRANGE.

Et? le voilà... ce n'est pas tout, il y avait aussi un brutal d'exempt.

JOLIBOIS, *tirant des moustaches de sa poche et les mettant.*
— *D'une grosse voix.*

Je suis incorruptible!

MÉRANGE.

On m'a joué... Je m'en plaindrai à M. Sartines, et M. le duc saura... (*Le duc rit.*) quel est cet étranger qui se permet...

M^{lle} GUIMARD.

C'est le duc, qui a entendu vos plaintes...

MÉRANGE.

Ah!... monsieur le duc de la Vrillère, je suis trop heureux que cette aventure amuse monseigneur, et j'en ris le premier.

LE DUC.

Je le crois bien... D'ailleurs je vous promets que cette aventure restera secrète; nous en rirons seulement à l'OEil-

de-Bœuf... (*Haut.*) Mon cher Jolibois, vous ne m'en voulez plus.

JOLIBOIS.

Non, monsieur le duc... si, comme vous l'avez dit tout à l'heure, vous voulez bien protéger mon cousin.

ADRIENNE.

Car sachez, monsieur le duc, qu'il a sauvé ma réputation; c'est lui qui nous a averti, lui qui a imaginé de faire jouer à mon mari le rôle de l'exempt qui a emmené monsieur.

JOLIBOIS.

Enfin, il avait tout prévu.

LE DUC.

Je l'aurais parié!... Eh! bien, que voulez-vous que je fasse pour lui...

JOLIBOIS.

Monseigneur...

M^{lle} GUIMARD.

Non; laissez parler Adrienne.

ADRIENNE.

Monseigneur, je demande une bonne place pour lui dans la province.

JOLIBOIS, *se récriant.*

Ah! tu veux encore nous en séparer. (*Au duc.*) Je vous en supplie, ne l'éloignez pas de Paris.

LE DUC.

J'entends... Pour vous mettre d'accord, dès aujourd'hui je l'attache à ma personne, en qualité de secrétaire particulier.

MÉRANGE.

Secrétaire de M. le duc!

JOLIBOIS.

Je le trouve très-bien placé.

LE DUC.

Et vous, Adrienne?..

ADRIENNE.

Monseigneur, puisque mon mari le veut.

VAUDEVILLE.

JOLIBOIS.

Air de M. Darondeau.

On peut braver du destin les rigueurs,
Quand la vie est embellie

(40)

Par une femme aussi jolie
Et d'aussi zélés protecteurs.

TOUS.

On peut, etc.

ADRIENNE, *au public.*

Je puis ce soir, au parterre,
Toujours galant et courtois,
Montrer le moyen de plaire
A madame Jolibois.
Quoique nous soyons coquettes,
Avec vous... ce n'est pas long ;
Un bravo... soudain vous êtes
Les amis de la maison.
Du jugement, des méchans, des censeurs,
Sans crainte une actrice appelle,
Quand pour appui de son zèle
Elle a de pareils protecteurs.

TOUS.

Du jugement, etc.

20 JY 63

FIN.